

2020 : LA RECONQUÊTE A COMMENCÉ

PAR NATACHA POLONY

Certes, l'idée même de changement d'année ou de décennie est parfaitement artificielle. Nous entrons dans les années 2020 parce qu'un moine, un jour, a (mal) calculé la date de naissance d'un rabbin juif nommé Jésus. Et pourtant, nous sentons que nous sommes à un de ces moments charnières de l'histoire humaine qui nous rappellent que nous ne maîtrisons rien et que les civilisations, décidément, sont mortelles. Un moment où se cristallise tout ce qui était en germe dans les années précédentes. Nous avons devant nous la facture – et la fracture – environnementale, sociale, économique et géopolitique, et nous devons éviter qu'elle ne s'alourdisse.

Les incendies monstrueux en Australie ne sont pas les premiers. La Grèce puis le Portugal s'étaient embrasés dans notre benoîte indifférence. La Californie, malgré sa concentration de richesses, avait vu mourir 88 personnes dans des incendies dramatiques en 2018. Mais, cette fois, la prise de conscience a eu lieu. Toutes les populations des pays développés ont pu constater la sécheresse tragique de l'été 2019, la canicule prolongée, la fragilisation des espèces animales et végétales. Nous savons tous désormais que la préservation d'une planète habitable pour nous est un enjeu. Encore faut-il sortir du domaine de l'émotion pour penser les réponses politiques. Ne pas en rester aux bonnes résolutions individuelles, à base d'ampoules basse consommation, de murs végétalisés et de quinoa bio, mais définir l'organisation économique et les circuits de production qui permettront d'enrayer la catastrophe. Et c'est sans doute le plus intéressant dans cette bascule historique où nous nous situons. L'année 2019 a été celle des discours-slogans sur la « fin du monde » et la « fin du mois ». Or la crise sociale qui se manifeste sous diverses formes dans tous les pays développés relève d'un processus semblable à celui qui détruit aujourd'hui les écosystèmes, a fait disparaître 80 % des insectes en Europe occidentale et favorisé l'érosion des terres arables.

Dérégulation, libéralisation des flux de capitaux et de marchandises, voilà les phénomènes dont nous voyons aujourd'hui les conséquences. Non pas la mondialisation en tant qu'ouverture sur les autres et augmentation des échanges, mais la globalisation, c'est-à-dire la création d'un immense marché mondial permettant la division du travail par la mise en concurrence de tous les systèmes et de tous les travailleurs. Résultat, un aliment parcourt en moyenne 3 000 km

avant d'arriver dans nos assiettes (25 % de plus qu'en 1980), on produit 10 t de plastique par seconde dans le monde, ce qui donne 66 kg de déchets plastiques par Français et par an, mais venus de l'autre bout de la planète puisque nous avons externalisé notre pollution en même temps que nous détruisons nos industries.

Le système qui détruit les classes moyennes et les classes populaires des pays occidentaux est le même qui fait parcourir des milliers de kilomètres dans des porte-conteneurs géants à des produits bas de gamme et quasi jetables (pendant que les PDG voyagent dans des malles). Ce système, c'est celui au nom duquel les Européens ont renoncé à toute forme de souveraineté, à toute protection de leur industrie par des moyens monétaires ou juridiques. C'est celui au nom duquel ils ont choisi de perdre la guerre commerciale lancée par les Etats-Unis et par la Chine à coups d'extraterritorialité du droit pour l'un et de dumping subventionné pour l'autre. Pis, quand aujourd'hui Donald Trump poursuit l'obsession anti-iranienne du Pentagone et de ses néoconservateurs, au risque de redonner de l'air à l'Etat islamique, il ne peut le faire que parce que les Européens ont choisi depuis des décennies l'impuissance et l'inféodation. Il y a deux ans, le même Trump menaçait les entreprises européennes qui commençaient à investir en Iran. Bruno Le Maire s'était indigné... puis plus rien. Les entreprises européennes sont parties, l'armée française serait incapable de s'opposer comme en 2003 à une action militaire puisqu'elle dépend de la logistique américaine... donc Emmanuel Macron assure Donald Trump de son soutien.

La décennie qui vient nous montrera si nous sommes capables d'inverser cette logique. Il y faut avant tout deux vertus : responsabilité et cohérence. La capacité à penser et assumer les conséquences pleines et entières de nos choix. Parce qu'on ne peut pas pleurer sur le sort de nos paysans ou de nos petits patrons (ou sur le dérèglement climatique) et accepter un libre-échange qui fait entrer sur le sol européen des produits qui ne sont pas soumis aux mêmes normes que les leurs. Parce qu'on ne peut pas pleurer sur l'irresponsabilité de Donald Trump et avoir mis en place pendant des décennies une Union européenne néolibérale, structurellement incapable d'assurer son indépendance. Le programme pour 2020 est chargé, donc exaltant. C'est une reconquête. Et ça tombe bien : il est trop tard pour tergiverser. ■

Chers lecteurs, si vous ne trouvez pas Marianne dans votre kiosque préféré, n'oubliez pas qu'il est disponible aussi chaque semaine en PDF sur notre site pour 3,49 €.